



**HAL**  
open science

## Les lecteurs parlent

H. Morel, Henri Daburon

► **To cite this version:**

| H. Morel, Henri Daburon. Les lecteurs parlent. 1965, pp.301. <10.4267/2042/24730>. <hal-03535494>

**HAL Id: hal-03535494**

**<https://hal.science/hal-03535494v1>**

Submitted on 19 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## LES LECTEURS PARLENT

---

Nous recevons de M. H. MOREL, ingénieur en chef des Eaux et Forêts à Melun, les lignes suivantes qui lui sont suggérées par l'article ANCHERRI: « Les travaux d'amélioration pastorale et leur orientation actuelle », paru dans la Revue Forestière Française de décembre 1964:

S'il est difficile d'envisager pour des raisons de rentabilité et de possibilités pratiques, le boisement systématique des zones de haute montagne, au voisinage de la limite plus ou moins artificielle de la végétation forestière, il semble bien que leur mise en valeur pourrait rester dans les attributions des forestiers.

Si l'on doit, économiquement, abandonner et rejeter l'élevage des animaux domestiques, s'il n'est pas opportun de chercher à substituer le mouton ou la chèvre aux bovins, pourquoi ne pas faire appel aux animaux sauvages qui y trouveraient moyennant quelques aménagements simples un habitat favorable? Il en existe toute une gamme, du chamois au bouquetin et au mouflon, sans parler des petits gibiers, lagopède ou lièvre variable que l'on pourrait introduire, réintroduire, ou protéger. Ces secteurs où l'utilisation cynégétique aurait le pas sur les autres, pastorales et forestières, pourraient être des chasses rationnelles, c'est-à-dire gérées avec un plan de tir, ou des réserves. Leur intérêt économique? Investissements et frais d'entretien peu élevés, même compte tenu de la garderie. Vif attrait manifesté par un public de plus en plus nombreux pour la chasse en montagne et pour l'observation des animaux sauvages — attrait qui ira en croissant avec le développement des loisirs pour peu que nous sachions faire faire une bonne propagande à la radio et à la télévision. Il y a dès maintenant nombre de citadins qui paieraient très cher pour aller tirer un chamois ou un bouquetin ou seulement pour les admirer, à la jumelle, dans leurs évolutions, surtout au printemps. Ainsi les animaux sauvages pourraient être, en définitive, plus « payants » que les animaux domestiques. L'obstacle? certaines habitudes de chasse ou de braconnage qui céderaient probablement sous la pression des intérêts de l'industrie hôtelière que l'on pourrait faire jouer en faveur de la protection de la faune, génératrice de clientèle supplémentaire.

Cette mise en valeur cynégétique s'harmoniserait fort bien, à mon avis, avec la mise en valeur touristique de la montagne qui paraît être la solution de l'avenir. Elle cadrerait admirablement avec la politique des parcs nationaux, car les parcs nationaux les plus intéressants sont, partout dans le monde, ceux où l'on a réussi, en créant d'abord des réserves de faune, à établir une abondante population de gibiers. »

### A propos d'arbres fruitiers forestiers

Il est bien entendu que les arbres appelés autrefois « fruitiers » comprennent suivant les régions, outre les rosacées (poirier, pommier, sorbier, alisier), le chêne, le fau (hêtre) et le châtaignier. Mais ils étaient d'autant plus appréciés par les usagers de la forêt que les fruits étaient plus gros et plus nourrissants, les fructifications plus fréquentes et plus abondantes.

C'est pourquoi très généralement le chêne pédonculé a été préféré au chêne rouvre à cause de la grosseur du gland; c'est aussi, pensons-nous, la

raison pour laquelle le chêne chevelu (*Q. cerris*) pourrait bien avoir été introduit dans la région de Saint-Vit (Doubs). On ne voit en effet aucune raison valable de le croire indigène dans les 5 ou 6 forêts qu'il occupe encore et dont il est progressivement éliminé au fur et à mesure que la conversion progresse et que les forestiers le coupent à cause de ses énormes gélivures. C'est probablement un exotique importé pour ses très gros fruits, ayant survécu grâce au traitement en taillis et à une certaine protection que lui assuraient ses grandes qualités de producteur de bois de feu (imbattable pour la distillation de l'eau-de-vie).

Le chêne pédonculé monte dans le Jura jusqu'à 1 000 mètres; il a donc pu être utilisé concurremment avec le hêtre dans la Haute Ardèche.

Le cas de la forêt de Valbonne rappelé par M. COINTAR est plus troublant: le hêtre y est-il relique ou fruitier planté? La station lui est très favorable: sol profond et frais, vallée ouverte au nord. Les Chartreux installés là depuis 1203 ont toujours été réputés comme très conservateurs de leurs bois; mais il existait pourtant pendant un certain temps deux verrières sur le domaine. Les moines ne consommaient pas de viande, mais ils louaient le droit de parcours pour le bétail: c'était en 1790 leur principal revenu. La tradition a gardé au XIX<sup>e</sup> siècle le souvenir de futaies de chêne et de hêtre détruites lors du départ des propriétaires. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les rives du massif étaient pillées par les paysans des villages environnants, mais le cœur où se trouvent le couvent et les hêtres, devait être à peu près conservé. Si les cultures d'olivier n'étaient pas si proches, on pourrait penser à l'utilisation de la faîne dans l'alimentation humaine pour expliquer la protection accordée au fayard dans un pays où prospèrent yeuse et chêne pubescent dont la glandée est quasi-annuelle et fort abondante.

R. S.

### **Quelques observations sur les rapports du gros gibier et des petits rongeurs**

(à propos de l'article de M. DEBREYNE, *R.F.F.*, janvier 1964, p. 16-23)

M. le Conservateur DEBREYNE ne m'en voudra pas, je pense, des quelques observations ou précisions que je voudrais apporter à propos du paragraphe de son intéressant article qui traite de la concurrence alimentaire entre le gros gibier (cerf et chevreuil) et les petits rongeurs. Je crois qu'il faut être extrêmement prudent dans la déduction d'une relation de cause à effet entre la suppression des prédateurs de rongeurs et la diminution par manque de nourriture du nombre des Cervidés dans le massif. Certes, la destruction d'un équilibre biologique donné entraîne souvent des réactions en chaîne surprenantes, mais dans le cas présent, il serait nécessaire que les rongeurs aient des exigences alimentaires recouvrant celles des Cervidés (ce qui est le cas dans l'exemple cité de la vache et de la lapine dans un pré). Or, qu'en est-il? Si nous regardons les trois principaux rongeurs forestiers à alimentation épigée, nous voyons que:

1) *le mulot* est granivore et s'attaque également aux cotylédons, mais est incapable de grimper aux plants et ne paraît guère ronger les écorces.

2) *le campagnol agreste* mange de la végétation herbacée et il occupe surtout les endroits relativement humides, par exemple les régénérations où l'on assiste à une remontée du plan d'eau. En cas de besoin, il s'attaque aux écorces mais ne grimpe pas plus haut que le collet.

3) *le campagnol roussâtre*, aux pullulations plus rares, est normalement granivore ou insectivore, il se cantonne dans les parties assez sèches. En cas de pullulation, il s'attaque aux écorces et grimpe très bien sur les plants forestiers pour aller cueillir le bourgeon terminal ou ronger l'écorce de la tige.

La nature de la concurrence que les rongeurs peuvent faire aux Cervidés dépend donc essentiellement de la station et de l'espèce présente. Compte tenu en plus des fluctuations énormes qu'ont à subir les populations de Muridae, il me paraît difficile de faire une règle générale d'un fait qui à mon sens ne peut être que localisé dans le temps et dans l'espace. Et tant de facteurs interviennent dans la genèse des dégâts du gibier (dont les facteurs psychophysiologicals encore presque inconnus ne sont pas les moindres) que leur démêlage sera une œuvre de longue haleine.

H. DABURON.

---